

M. Low: Je songe que la population, je parle en général, a manifesté de l'apathie à l'égard de toute responsabilité démocratique. Je me demande si l'éducation en est rendue au point que vous puissiez dire qu'il y a amélioration?

L'hon. M. PEARSON: Il y a des rapports fort intéressants rédigés par les autorités d'occupation et tendant à démontrer si les Allemands ont modifié leurs vues à cet égard.

M. COLDWELL: Quelle est la force des institutions démocratiques, telles que les coopératives, les syndicats ouvriers et le reste? Les réédifie-t-on rapidement sur une base démocratique?

L'hon. M. PEARSON: Oui, à première vue, la structure d'un État démocratique apparaît, mais le problème est de savoir la profondeur de l'esprit démocratique—et votre opinion là-dessus vaut la mienne.

M. CÔTÉ: L'UNESCO fait-elle face à la situation?

L'hon. M. PEARSON: Oui. Nous recevons quantité de rapports des autorités de là-bas, dont la lecture intéresserait énormément tout le monde. Ils sont confidentiels, mais les députés peuvent les lire.

M. CÔTÉ: Je le désire grandement.

M. STICK: La situation en Allemagne, à l'est et à l'ouest, n'est-elle pas quelque peu semblable à celle en Corée, où les Russes envoient à l'entraînement un grand nombre d'Allemands sous les ordres du feld-maréchal von Paulus, fait prisonnier à Stalengrad, avec l'idée que si l'occasion se présentait ils pourraient s'emparer immédiatement de l'endroit? Voilà le danger, n'est-ce pas?

L'hon. M. PEARSON: Oui, voilà le péril et la police du peuple allemand, en zone russe, est le nazisme en toutes lettres. Nombre de ces policiers sont d'anciens SS, et il n'est pas difficile pour cette sorte de chemises noires de passer sous la direction de l'armée rouge. Nous recevons des rapports sur la force et l'accroissement de cette police, qui indiquent qu'elle constituerait une armée communiste formidable. Dans l'Allemagne de l'Ouest, rien ne peut se comparer à elle: il y a une police, mais non cette sorte-là.

M. MUTCH: Dans l'ensemble, ne serait-il pas juste de dire qu'il n'y a guère de signe qu'ils aient rien appris, ou oublié?

L'hon. M. PEARSON: Je ne dirais pas cela. Sans doute, après 1919 ils ne donnaient pas l'impression d'avoir appris grand chose. Mais nos relations avec eux à cette époque furent lourdes d'erreurs, et aussi l'Allemagne n'était pas détruite et n'avait pas conscience de la défaite.

J'ai passé un terme à l'Université de Heidelberg en 1920: les étudiants ne sentaient pas qu'ils avaient été vaincus. Il n'y avait eu, en Allemagne, ni destruction matérielle ni invasion. Il n'y avait pas de signes tangibles de la défaite. Ce n'est pas le cas à présent: et voilà la grande différence entre 1945 et 1919.

M. MUTCH: Nous ne devons pas répéter l'erreur grave d'être aveugles: c'est là le danger.

L'hon. M. PEARSON: Non, nous ne le devons pas, mais il nous faut éviter certaines des erreurs commises dans les années 1920.

M. MUTCH: L'une est-elle qu'un Allemand ne change jamais?

L'hon. M. PEARSON: Je suis de ceux qui croient qu'à peu près n'importe qui peut changer.

M. STICK: Si cela fait son affaire.